

NOUVELLE

COMME UNE BOUTEILLE A L'AMER



VINCENT PESSAMA

Cet ebook a été publié sur
www.vincent-pessama.com

© Vincent PESSAMA - 2019

Cette nouvelle est déposée et protégée.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de cet ebook.

Photo de la couverture :
Sophie PEREIRA - SAINT-MARTIN

*« Le bonheur d'être soi est celui
qu'éprouve le cheval qui a désarçonné son
cavalier. »*

Edmond Jabès
Le Livre des Questions

Marie, le samedi 10 novembre 2017.

Marie avait roulé des heures sur des routes désertes, sans prendre une minute de pause. « S'arrêter c'est reculer » répétait-elle d'une voix déterminée. Les yeux remplis de larmes, elle avait poussé l'utilitaire du traiteur jusqu'à la Côte Atlantique. Elle s'était garée sur la jetée, en pleine nuit, face à la mer démontée. Le sifflement du vent et le martèlement de la pluie sur le pare-brise recouvraient ses pleurs. Elle noya ses sanglots avec une bouteille de blanc oubliée à l'arrière, puis elle s'assoupit dans les ténèbres.

Plus tard, quand elle rouvrit les yeux, la brume avait recouvert le paysage et bloquait les rayons du matin. Elle osa un face à face avec le rétroviseur intérieur : deux longues rivières noires avaient creusé ses joues. La pièce montée, derrière elle, lui rappela qu'elle avait failli se marier. Elle se retourna vers le gâteau sacré et détacha quelques boules collantes et suintantes pour les engloutir sans plaisir. Une fois rassasiée, elle saisit les petits mariés en plastique sans les regarder. Elle les plongea dans son sac, sortit de la voiture et se dirigea vers la plage.

Ses pas la menèrent vers la marée descendante. La tempête avait rejeté sur le sable des animaux morts, des morceaux de bois et de plastique. La mer avait la nausée ;

elle aussi : elle vomit entre deux rochers recouverts de varech.

Laborieusement, dans cette matinée glaciale, elle se redressa et se planta à 10 mètres de l'eau. Les embruns lui rafraîchissaient les idées. S'étaient échoués dans sa tête : un mariage raté, des invités stupéfaits, des beaux-parents outrés, des cris, des pleurs, une pagaille insensée et une lettre.

La lettre.

La lettre qu'elle avait cachée contre son cœur, qui lui brûlait le sein.

Cette lettre qu'elle se récitait mentalement pendant la cérémonie.

Cette lettre au nom de laquelle elle avait regardé le maire, puis avait répondu à sa question par un « Je ne sais plus » sans même ajouter un « Je suis désolé ».

Cette lettre au nom de laquelle elle avait regardé David et lui avait dit droit dans les yeux « C'est fini ».

Ensuite ce fut la tempête, la fuite et la tempête.

Elle s'avança vers l'écume et ramassa machinalement un pot de confiture vide, à moitié enfoncé dans le sable.

Sans vraiment y réfléchir, elle l'ouvrit et y introduisit la lettre brûlante et le petit couple de mariés. Puis elle décida d'envoyer ses souvenirs en voyage de noces. Elle avait maintenant de l'eau glacée jusqu'aux mollets. Le courant jouait avec sa robe comme avec une méduse. Elle jeta le bocal en hurlant. Un cri perçant vents et marées.

Voyant le pot en verre s'éloigner, elle sentit le vide contre son sein. Elle ferma les yeux, voulant ainsi mêler ses pleurs à la mer. Son seul désir à présent était de se diluer dans l'eau, de sombrer dans les vagues dans une valse funeste.

Une sensation de chaleur s'empara d'elle, la recouvrit, la serra. Cette présence familière la rassura. Elle se sentit bien. Elle se laissa entraîner non pas vers le large, mais vers le sable. Elle reconnut cette odeur. Elle n'avait plus froid. Elle voulait dormir maintenant.

Ça ne comprend pas toujours sa fille un père. Mais ça console un père. Ça console sa fille.

- II -

Alexandre, le jeudi 13 mai 2018.

Je fixais le plafond, le regard vide, espérant trouver une issue à ce terrible carnage conjugal. Mais il n'y avait pas l'ombre d'un miracle sur le crépi jauni. Tout était fini, je n'avais pas assez de force pour lui pardonner malgré ses larmes et ses excuses maladroitement. Je fermai la porte de la chambre et je laissai derrière moi le son de ses sanglots. J'entendis sa main, changée en poing, cogner contre le mur. Je ne voulais plus l'écouter à présent, je voulais juste l'oublier.

Une fois la voiture démarrée, l'apaisement s'installa. Je ne savais où aller quand le panneau *Rocade* me donna des envies de liberté. Rouler jusqu'à ce que le réservoir soit vide était devenu mon unique ambition. J'avais fait le plein le matin ; étrange prémonition.

Au paysage qui défilait sous mes yeux se mêlaient des images de ces derniers mois. Un an exactement que je n'avais pas écrit une ligne. Rien depuis la parution de mon premier roman. L'éditeur m'avait fait un gros chèque et Clotilde s'était installée chez moi. Alors que je n'avais jamais su écrire autrement que seul et dans la douleur, je me retrouvai en couple, dans un appartement que je remplissais d'objets inutiles. Je m'étais endormi dans cette parodie de

paradis, bien à l'abri, vautre dans une fierté dégoulinante d'orgueil. Tellement aveuglé par un quotidien futile que je n'avais pas remarqué que Clotilde était de plus en plus belle et que ce n'était pas pour moi ; ça faisait des semaines qu'elle me mentait et je n'avais pas eu l'ombre d'un soupçon.

J'ai dû rouler une centaine de kilomètres avant que me prenne l'envie d'attraper un de mes carnets dans la boîte à gants. La terrible blessure que venait de m'infliger Clotilde était malgré tout accompagnée d'un imprévisible cadeau : elle avait fait rejaillir des émotions dans un puits asséché.

Mais il était trop tôt pour m'arrêter. La souffrance devait se diluer dans mes veines, s'incruster dans chaque pore de ma peau, s'enfoncer au plus profond de moi. Et puis, même si le désir d'écrire était à nouveau présent, l'inspiration n'était toujours pas au rendez-vous. Je voulais une histoire, pas un flot de lamentations égoïstes d'un trentenaire apprenti écrivain. J'irai jusqu'au bout de mon voyage, jusqu'à la dernière goutte de carburant.

Après un itinéraire aléatoire, ma voiture s'arrêta dans un dernier spasme mécanique, sur une route bordée par des dunes. Qu'y avait-il derrière ces montagnes de sable ? Poussé par la curiosité et une douloureuse envie de me dégourdir les jambes, je décidai d'aller découvrir ce paysage. Le souffle court, mais totalement submergé par l'excitation, j'atteignis le sommet. Une plage illuminée par

un soleil rougissant s'étendait sous mes yeux. Une sorte de paradis désertique accueillant les voyageurs solitaires.

Je décidai alors de tout lâcher dans la descente. Je ne maîtrisai plus mon corps, mes jambes s'emballèrent et s'emmêlèrent. Mon visage s'écrasa dans le sable. Je ris et je continuai le chemin en roulant. Mon corps dévala la dune, ralentit, puis s'arrêta. Je me redressai pour enlever le sable de mes cheveux quand j'eus l'impression d'être assis sur quelque chose. Probablement une branche morte ou une pierre. Je sortis du sol un pot en verre. Je commençai à pester intérieurement contre la pollution des bords de mer quand j'aperçus quelque chose d'étrange à travers la paroi rongée par le sel.

Surprenant. Le pot enfermait une feuille de papier usée et deux figurines en plastique. J'eus la sensation d'avoir trouvé une carte au trésor. Le couvercle s'ouvrit difficilement, comme s'il luttait furieusement pour protéger un secret. Les figurines ressemblaient à ces mariés que l'on plante sur une pièce montée et la feuille donnait l'impression d'avoir été pliée, dépliée, tordue et roulée des dizaines de fois.

C'est ainsi que j'ai découvert la lettre.

Cette lettre a changé ma vie. Malgré le peu d'informations que j'avais, je n'ai rien fait pour percer son mystère. Je n'avais pas besoin de savoir qui avait jeté cette

lettre. Était-ce l'auteur ? Le destinataire ? Avait-elle été interceptée ? Peu importait. La vraie question qui m'obsédait était pourquoi était-ce moi qui l'avais trouvée. Comme si le destin m'avait poussé vers cette découverte.

Le reste est venu tout seul. J'ai rejoint ma voiture, j'ai attrapé mon carnet et j'ai rédigé les prémices de mon deuxième roman. Près de douze heures d'écriture frénétique, spontanée. La suite, ce fut des allers-retours chez mon éditeur, des corrections, une impression en milliers d'exemplaires, des articles dans la presse et un prix littéraire.

Après cette expérience, je me fis trois promesses. La première, de toujours garder cette lettre sur moi. Non pas comme un porte-bonheur, mais comme une source d'inspiration et de réflexion inépuisable. La deuxième, de ne jamais montrer cette lettre à quiconque. Et la troisième, de ne jamais partir à la recherche de l'auteur, de peur d'être déçu par la vérité.

- III -

Marie, le jeudi 08 novembre 2017.

Le claquement d'une portière réveilla Marie brusquement. Elle se leva, portée par un élan incontrôlable. Elle avait cette sensation étrange d'être encore en train de rêver. Pourquoi cette envie soudaine d'aller chercher le courrier ? C'était plus fort qu'elle. Elle savait pourtant qu'il y avait encore deux heures avant le passage du facteur, mais elle ne pouvait résister à cette pulsion irrationnelle.

Elle respira profondément et ouvrit la porte. Les quelques mètres qui la séparaient de la boîte aux lettres la terrorisaient. Jamais cette petite allée en pierres blanches ne lui avait paru aussi longue et dangereuse. Il lui semblait que n'importe qui pouvait surgir de derrière les buissons. Tétanisée par l'angoisse, elle fut tentée de faire marche arrière pour aller se réfugier sous les draps et oublier toute cette histoire. Mais son regard ne pouvait se détacher de la boîte aux lettres. « Je dois y aller ! » Elle se lança, la peur au ventre. Les dernières secondes furent insoutenables. En sueur et suffocante, elle ouvrit la boîte et trouva une enveloppe. Au moment où elle la saisit, un sentiment de sérénité s'installa en elle.

Il n'y avait rien d'écrit sur l'enveloppe. Elle rentra et la posa sur la table de la cuisine. Elle fit chauffer de l'eau et

attrapa un sachet de thé. Elle ouvrit délicatement l'enveloppe et commença à lire.

Chère Marie,

Je sais que tu reconnais mon écriture et que tu es en train de te poser mille questions. Mais concentre-toi. Souviens-toi de mardi matin. Voilà, tu y es ? Tu te rappelles maintenant ?

Je sais aussi que tu as peur, mais, je t'en prie, va au bout de cette lettre. Pour toi, pour moi. C'est tellement important que tu puisses accepter tout ce que tu vas apprendre.

Il est temps pour moi d'arrêter de te cacher mon homosexualité. Voilà, c'est dit, l'abcès est crevé.

Je n'ai cessé de me cacher derrière toi. J'avais tellement peur que la vérité jaillisse un jour et blesse ma mère, déçoive mon père. Mais l'apparence est un masque dont je veux me débarrasser aujourd'hui.

Je sais que cela va te perturber, peut être même remettre des tas de choses en question dans ta vie ; le mariage arrive à grand pas, j'en ai conscience...Mais justement, ne sera t-il pas trop tard après ?

Je n'ai jamais osé t'en parler avant car je pensais que tu m'en voudrais ou que tu ne me croirais pas. Je sais maintenant que tu peux comprendre et m'accepter ainsi.

Avec tout mon amour,

Moi.

L'eau de la casserole s'était évaporée. Elle se leva en catastrophe pour éteindre le gaz et se replongea à nouveau, les mains tremblantes, dans sa lecture.

- IV -

Alexandre, le vendredi 05 mai 2017.

Deux semaines de courriers étaient entassées sur la commode de l'entrée. J'attaquai la pile avec la nonchalance exaspérante d'un je m'en foutiste appliqué jusqu'à ce qu'un faire-part de mariage me sorte de ma léthargie. Pressé de découvrir le nom des futurs victimes, mes doigts ouvrirent maladroitement l'enveloppe en abîmant les extrémités de l'invitation.

« *blabla...invitation...blabla...mariage...blabla...Marie Lavandière et David Duclos...10 novembre à 15 heures...* »

Sceptique, je relus l'adresse sur l'enveloppe. Aïe, j'avais encore ouvert le courrier de Clotilde ! Elle était dans la salle de bain, en pleine opération maquillage. Difficile de la déranger dans ces moments de concentration extrême, mais j'étais capable d'oublier l'invitation et de provoquer encore une histoire de famille ou je ne sais quel quiproquo. Alors, je lui lançai à travers la porte entre-ouverte :

« Clo, je suis désolé, j'ai ouvert une enveloppe qui t'était adressée.

— Ah ouais, c'est qui ?

— Tu connais une Marie Lavandière ?

— Hmm, c'est une cousine que je n'ai pas revue depuis 12 ans.

— Ben, on est invité à son mariage.

— Putain, tu fais chier Alex, avec tes conneries je viens de me foutre du crayon sur la joue ! »

J'ai toujours aimé sa vulgarité. Plus je la trouvais inutile et plus ça me faisait craquer.

« Tiens regarde si c'est une connerie ! lui dis-je en lui tendant victorieusement le faire-part.

— Je n'aurais jamais cru qu'elle se marierait celle-ci. Comme quoi tout arrive.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Pas le temps, des histoires de gonzesses, je te raconterai plus tard. Mais une chose est sûre, on n'ira pas au mariage de cette timbrée !

— De toute manière, ça m'arrange, je déteste les mariages ! Dis-moi, elle est nouvelle cette petite robe ?

— Non, je l'ai achetée la semaine dernière.

— Ha ouais... Tu vas où déjà ce soir ?

— Je te l'ai répété dix fois cette semaine. On fait une petite soirée à l'agence pour fêter le budget Starbucks. Je ne rentrerai pas trop tard. Tu as des restes de gratin dans le frigo. Bon j'y vais, je suis complètement à la bourre. Ça va aller toi ?

— Pas de problème. En plus il faut que je bosse, j'ai une idée pour un nouveau roman.

— Ben, il serait temps. Je te cache pas que je commençais à m'inquiéter. »

Elle m'embrassa furtivement et ferma la porte sans écouter mon « Je t'aime ».

Il ne me restait plus qu'à trouver une idée maintenant. Et une sacrée idée car Clothilde reviendrait à la charge, ça j'en étais convaincu. Je venais de lui offrir une bonne raison de me harceler alors que l'inspiration qui avait déserté mon esprit depuis très longtemps ne refaisait toujours pas surface.

Marie, le mardi 06 novembre 2017.

Marie patientait dans la salle d'attente du docteur Jean-Martin Cochard, feuilletant un magazine qu'elle regardait à peine. La porte s'ouvrit, laissant apparaître un homme à la chevelure grisonnante qui arborait un large sourire.

Après avoir exercé brillamment pendant vingt ans comme psychiatre dans un hôpital parisien réputé, le docteur Cochard avait quitté patients et confrères pour entreprendre un tour du monde. Il avait le désir de découvrir d'autres façons de soigner les âmes tourmentées. Ainsi, il parcouru l'Afrique, l'Inde et la Chine, s'imprégnant des enseignements ancestraux et rencontra des experts au Canada et aux Etats-Unis qui maîtrisaient des techniques qu'il avait à peine effleurées. Il se passionna notamment pour l'hypnose et ses différents courants.

Dix ans après ce périple durant lequel il avait écrit plusieurs ouvrages, il était revenu en France afin d'ouvrir un cabinet où il pouvait aider ses patients en combinant toutes ces techniques.

Pour Marie, les premiers résultats avait été spectaculaires : après seulement trois mois de consultations hebdomadaires, elle avait déjà jeté toutes ses boîtes

d'antidépresseurs. Depuis, elle poursuivait les séances pour tenter d'atténuer ses profondes angoisses. Elle avait beaucoup progressé mais depuis quelques mois, d'anciens symptômes étaient revenus l'assaillir : anxiété, poitrine compressée, sensation d'étouffement, mélancolie soudaine, impression de ne pas être à sa place... A quelques semaines d'un mariage qu'elle voulait parfait, elle camouflait ce mal-être honteux sous une apparente confiance en elle. Mais plus que jamais, elle se sentait rongée de l'intérieur et lassée de soutenir une digue qui promettait de céder à chaque instant. Elle priait pour tenir bon, souhaitant éviter plus que tout les torrents de larmes salis par le doute qui risquaient de jaillir en cas de crise.

Après quelques échanges cordiaux centrés sur la préparation du mariage, le docteur formula la question rituelle qui marquait le démarrage de la séance :

« Alors Marie, que vous ont raconté vos rêves cette semaine ?

— Eh bien, c'est très étrange. Ces derniers jours j'ai fait le même rêve angoissant. Toujours le même. Et cette nuit, il y a eu une nouveauté, une sorte de suite.

— Allons-y, je vous écoute. »

Marie sortit de son sac un carnet et l'ouvrit à une page précise. Elle se racla la gorge avant de commencer la lecture de ses notes à haute voix.

« Je m'évade d'une prison et je cours vers un port. Quelqu'un me poursuit, veut me rattraper... »

Elle s'arrêta hésitante. Le docteur l'encouragea.

« N'ayez crainte Marie, continuez. Qui est à votre poursuite ?

— Un garde, ou plutôt une garde car c'est une femme. Oui, c'est ça, une femme en tenue de géôlier mais avec un masque qui me fait très peur. Elle me poursuit et m'appelle par mon prénom. »

Elle inspira profondément et ferma les yeux avant de reprendre.

« Je vois un bateau qui part bientôt pour le large. J'ai une soudaine envie de voyager. Je cours plus vite mais lorsque que j'arrive sur le quai, une porte apparaît, elle me barre la route et m'empêche de monter sur le bateau. Je veux l'ouvrir mais elle est fermée à clé. Je panique car la femme se rapproche. Je n'ai pas de solution, je suis pétrifiée devant cette porte. La femme s'arrête à quelques mètres. Elle me lance quelque chose et c'est à cet instant que je me réveille en sursaut, trempée de sueur.

— Et vous avez fait ce rêve toute la semaine. Le même rêve ?

— Oui, pendant cinq jours.

— Très bien. Vous m'avez parlé d'une suite. C'est bien ça ?

— Oui. Cette nuit, alors que je faisais le même rêve où je me retrouvais encore devant cette porte fermée, paniquée à l'idée de me faire attraper, une voix venue de je ne sais où me disait d'avoir confiance. La femme au masque me jette toujours quelque chose dessus, je suis toujours terrorisée, mais je ne me réveille pas cette fois-ci. Je trouve à mes pieds ce qu'elle a jeté, une pierre blanche, une sorte de craie. Je la ramasse et sans réfléchir j'écris sur la porte le mot OUVRIR. La femme au masque ne bouge pas. La porte s'ouvre et je monte sur le bateau. Je vois au loin la femme qui enlève son masque et qui me dit au revoir de la main.

— Avez-vous vu sa tête ?

— Non, elle était trop loin.

— D'accord. Et comment vous sentez-vous à présent ?

— J'ai l'impression de me sentir plus forte depuis ce matin, comme si j'étais prête... prête à...

— ... ouvrir une dernière porte ?

— Je ne sais pas. Que signifie cette porte selon vous ?

— La porte c'est l'intermédiaire entre le connu et l'inconnu. Elle symbolise soit l'ouverture soit le blocage. Dans ce cas précis votre inconscient tente de vous faire passer un message. Peut-être y a-t-il au fond de vous un lourd secret enfoui depuis trop longtemps qui ne demande qu'à sortir.

— Vous pensez ? Et ce secret, en ai-je déjà parlé pendant nos séances d'hypnose ? »

Il hésita, puis lui sourit avec bienveillance.

« Oui, depuis plusieurs mois.

— Et vous ne m'en avez jamais rien dit !

— Vos réactions durant votre état hypnotique m'ont laissé supposer que vous n'étiez pas prête à assumer une telle découverte. Ce n'était pas encore le moment. Mais ce rêve est pourtant clair, il semblerait que vous soyez prête à ouvrir une porte.

— J'aimerais essayer d'aller plus loin. Je me sens forte, comme si un ressort s'était débloqué à l'intérieur de moi. J'ai

l'intuition que si je ne creuse pas, je vais passer à côté de quelque chose d'essentiel. »

Le thérapeute acquiesça. Marie s'installa dans le fauteuil, ferma les yeux et se laissa porter par la voix du praticien.

Après plusieurs étapes d'un protocole bien rôdé, elle finit par tomber dans cette transe profonde qui permettait à son inconscient de s'exprimer à haute voix sans que la peur, la honte ou la culpabilité ne viennent le parasiter. Cet inconscient que Marie prenait soin de bâillonner au quotidien, pouvait enfin se libérer durant les séances d'hypnose. Ainsi, elle confia à nouveau au docteur ce lourd secret qu'elle tentait d'ensevelir depuis l'enfance.

Lorsqu'il lui demanda si elle était prête à se révéler la vérité à elle-même et à l'assumer au quotidien, Marie fut prise de confusions et de légers spasmes. Il la rassura d'une voix douce mais ferme, ne souhaitant pas la pousser trop loin dans ses retranchements. Il reposa la question. Sans sortir de son état hypnotique, Marie ouvrit les yeux, reprit son carnet posé à côté d'elle et écrivit machinalement. Quelques lignes qu'elle rédigea d'une traite, comme détachée d'elle-même. Elle arracha ensuite la page et réclama très calmement au thérapeute de la mettre dans une enveloppe. Elle lui demanda enfin, puisqu'il passait à proximité de sa maison tous les jours, s'il voulait bien glisser cette enveloppe dans sa boîte aux lettres jeudi matin.

Elle expliqua que c'était le seul jour de la semaine où David serait en déplacement. Il accepta et la rangea dans un tiroir.

La séance d'hypnose dura encore plusieurs minutes. Marie finit par ouvrir les yeux lentement, se massa les tempes délicatement et se redressa sur son fauteuil.

« Alors Marie, comment vous sentez-vous ?

— Calme. Apaisée. Je me sens légère. Elle prit quelques secondes pour sonder sa mémoire. Mais, je suis déçue, je n'ai encore aucun souvenir de cette séance. Ce secret, je n'ai toujours pas la clé. J'ai échoué, c'est ça ?

— Au contraire, croyez-moi. Effectivement, ce n'était pas encore tout à fait le moment, mais vous êtes prête. La porte reste grande ouverte, soyez encore un tout petit peu patiente. Restez à l'écoute, les choses vont se mettre en place tranquillement dans ces prochains jours, nous allons fixer le prochain rendez-vous... »

Marie ne l'écoutait plus, elle était absorbée par un tableau accroché derrière le docteur. Il représentait une plage déserte où une femme, les pieds dans l'eau, faisait face à l'océan. Il lui semblait que la toile s'animait sous ses yeux et qu'au large, le ciel se couvrait, laissant échapper un grondement lointain et inquiétant.